



David Chanteranne  
Les douze morts  
de Napoléon

PASSÉS / COMPOSÉS



Les douze morts de Napoléon

## DU MÊME AUTEUR

*Sur les pas de Napoléon I<sup>er</sup> en terre de France*, préface de Jean Tulard, Rennes, Ouest-France, 2004.

*Le Sacre de Napoléon*, Paris, Tallandier, 2004.

*Le Petit Livre de Napoléon*, Paris, Chêne, 2011 (rééd. E/P/A, 2019).

*Marcel Carné, le môme du cinéma français*, Saint-Cloud, Soteca, 2012.

*L'Insulaire. Les neuf vies de Napoléon*, Paris, Cerf, 2015.

*Napoléon et les grandes cérémonies impériales*, Bière, Cabédita, 2018.

*Musée Napoléon. Brienne-le-Château*, préface de Nicolas Dhuicq, Saint-Cloud, Soteca, 2018.

*Napoléon aux 100 visages*, Paris, Cerf, 2019.

David Chanteranne

# Les douze morts de Napoléon

PASSÉS/COMPOSÉS

ISBN 978-2-3793-3656-0

Dépôt légal – 1<sup>re</sup> édition : 2021, janvier

© Passés composés / Humensis, 2021

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris cedex 14

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » (article L 122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées pour un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (article L 122-4). La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au CFC (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

# Sommaire

Une minute, encore .....	9
Chapitre 1. Un tapis à tête de lion .....	15
Chapitre 2. Le départ précipité.....	35
Chapitre 3. Des canons braqués.....	49
Chapitre 4. Maître de tout l’Orient.....	67
Chapitre 5. Lutttes intestines .....	85
Chapitre 6. La machine infernale.....	103
Chapitre 7. Le talon d’Achille .....	123
Chapitre 8. Le réveil des nations .....	143
Chapitre 9. Au milieu des flammes.....	163
Chapitre 10. Il n’est pas l’heure.....	179
Chapitre 11. Le dernier carré.....	199
Chapitre 12. Dans son immense gloire .....	221
Chapitre 13. Deux cents ans après... ..	239
<i>Rappels biographiques.....</i>	<i>245</i>
<i>Bibliographie .....</i>	<i>247</i>



## Une minute, encore

« France... mon fils... tête... armée. » Cinq mots. Les derniers prononcés par Napoléon, comme une énigme. Qu'avait donc bien voulu dire l'exilé de Sainte-Hélène à ses compagnons qui l'entouraient, au matin du 5 mai 1821 ? Pourquoi avait-il précisément choisi ces bribes de phrases, quelques heures avant l'instant fatidique de sa mort, qui allait précisément survenir à 17 h 49 ? Il m'a longtemps paru que tout avait été prévu. Qu'avant de disparaître, l'Empereur déchu avait cherché à délivrer un message intime et personnel. En faisant référence à son héritier, cet « Aiglon » ensuite popularisé par Edmond Rostand, et l'imaginant peut-être diriger ses troupes, il avait sans doute voulu effacer des mémoires la défaite de Waterloo. Si son fils reprenait le flambeau, cela prouverait au monde que tout n'avait pas été vain. Ces vingt années de combat, qui avaient permis de maintenir la France républicaine sur ses bases, à la fois libre et indépendante au milieu de monarchies féodales, auraient donc finalement un sens.

Pourtant, un dernier élément manquait. Si tel avait été son vœu le plus profond, pourquoi n'avoir pas tenté de s'échapper ? Pourquoi ne pas avoir accepté de reprendre la mer, comme certains l'y engageaient, afin de poursuivre

## *Les douze morts de Napoléon*

la lutte aux États-Unis ou au Brésil ? Ne l'avait-il pas déjà fait autrefois lorsqu'il avait quitté Portoferraio, la capitale de l'île d'Elbe, en février 1815 ?

Cette fois, il est vrai, les conditions n'étaient plus les mêmes. Pendant plus de cinq ans, précisément 1 973 jours, il avait été surveillé, épié, scruté par son geôlier britannique. Sur cet îlot rocheux, entouré de navires croisant au large pour mieux contrôler les allées et venues, cerné par des dizaines de bouches à feu ou de fusils qui devaient dissuader tout complice éventuel souhaitant le libérer, il n'avait simplement pas trouvé la faille. Lui qui avait usé par le passé de tant de trésors d'ingéniosité, il n'était pas parvenu à s'extraire de cette prison comme jadis d'improbables impasses. Pourtant, ce dernier épisode n'en était qu'un parmi d'autres. Il avait réussi d'autres aventures, autrement plus périlleuses...

Quelque vingt ans plus tôt, en 1798 et 1799, alors en direction puis de retour de l'expédition d'Égypte, quand le vice-amiral Nelson avait cherché à l'intercepter au milieu de la Méditerranée, il s'était à chaque fois dérobé. En 1800, alors parti pour affronter ses ennemis à Marengo, il avait traversé le col du Grand-Saint-Bernard pour mieux fondre sur les troupes autrichiennes de l'autre côté des Alpes. Et cela s'était ensuite répété à de nombreuses reprises, jusqu'en 1812, en Russie, où il avait déjoué les plans adverses. On l'attendait en un point, il apparaissait ailleurs. Un jeu du chat et de la souris dont il était sorti, à chaque fois, vainqueur.

N'y avait-il pas, dans cette dernière phrase murmurée et entrecoupée, « France... mon fils... tête... armée », une forme de résignation, acceptée celle-ci ? L'Empereur n'avait-il pas cherché à mettre un point final à la lutte

*Une minute, encore*

engagée au cours des derniers mois, celle de la légende ? Dans son esprit, finir ses jours en plein cœur de l'Atlantique Sud, sans ses plus importants soutiens, prouverait au monde que les monarchies coalisées, loin d'être magnanimes, s'étaient au contraire montrées indifférentes à sa souffrance et lui avaient refusé toute présence familiale à ses côtés dans l'épreuve finale.

\*

Lorsque l'on se trouve au large de cette île, comme cela a été mon cas en 2005, on comprend ce qui lui est arrivé. Du moins touche-t-on du doigt les raisons de ce dernier combat et en saisit-on toute la portée symbolique.

Bien sûr, aujourd'hui, les avions ont remplacé les navires à voile, jusqu'aux cargos les plus volumineux qui pendant longtemps ont ravitaillé les Héliéniens. Mais si les choses ont changé, si les conditions actuelles sont éloignées de celles décrites par les compagnons de l'Empereur deux siècles auparavant, l'isolement est le même. Il faut réussir à vivre à l'écart du reste du monde...

Le consul honoraire de France et conservateur des domaines de Sainte-Hélène, Michel Dancoisne-Martineau, a raconté dans plusieurs articles et ouvrages son quotidien dans l'autre hémisphère. En 2021, rien n'a vraiment changé par rapport à 1821. Seuls les moyens de communication et les temps de latence donnent désormais l'illusion d'une vie quasi normale. Dans *Je suis le gardien du tombeau vide*, il confie « les drames, le poids du passé, les personnages » mais aussi « la liberté, la vérité d'une population [...] sans tabous ». Il a aussi décrit,

## *Les douze morts de Napoléon*

dans l'ouvrage collectif *Sainte-Hélène, île de mémoire*, ce sol « jailli tout fumant de l'onde avec ses arêtes vives [qui] se change en un mol étalement de croupes aplaties et noirâtres et sur le roc vierge [poussent] fougères géantes, arbres grêles et herbes coriaces ».

L'historien André Castelot, à la fin de *Sainte-Hélène, terre d'exil*, a confié il y a cinquante ans sa découverte :

C'est à bord du navire-école porte-hélicoptères *Jeanne d'Arc* que je m'étais rendu, pour la première fois, à Sainte-Hélène. Sur la passerelle [...], je commence à distinguer à bâbord, noyé dans le crachin, le haut profil [...] qui se confond encore avec un ciel brumeux où courent de lourds nuages plombés. [...] Je regarde, accablé, Sainte-Hélène, et cette image dépasse en désolation ce que j'avais imaginé.

Napoléon, à son époque, n'avait donc qu'une seule solution : transformer ce qui pouvait apparaître comme une série d'obstacles géographiques ou naturels, conditions insurmontables, en une chance insoupçonnée.

Tout au long de sa carrière, les événements n'avaient pas toujours été en sa faveur. Si les victoires avaient été nombreuses – une quarantaine environ en ne considérant que les principales batailles –, les instants les plus délicats et les moments douloureux ne l'avaient pas ménagé. Pourtant, il était toujours parvenu à survivre, presque miraculeusement, sauvé par un aide de camp, un cocher perspicace ou tout simplement par une chance que d'aucuns pourraient considérer comme insolente.

Dès sa naissance, rien ne lui avait été épargné. Toutes sortes de moments – combats, luttes, maladies, adversités,

### *Une minute, encore*

prises de risque et même dépressions passagères – l’avaient marqué.

À Arcole et Marengo, deux instants parmi les plus célèbres de son existence, il n’avait ainsi dû son salut qu’au sacrifice du colonel Muiron, le 15 novembre 1796, et qu’à l’arrivée impromptue du général Desaix, le 14 juin 1800 : le premier nommé avait été frappé de la balle qui devait atteindre le jeune général corse sur le fameux pont, le second mortellement touché au cœur au moment où il faisait son apparition sur le champ de bataille pour inverser le sort des combats.

Sans eux, sans tous ces proches dévoués à sa personne, l’Empire n’aurait jamais été proclamé et l’Empereur jamais existé. Même lorsqu’il était parvenu au pouvoir, les drames avaient continué, en lien direct avec sa propension naturelle à s’exposer, à se confronter au feu, à se retrouver face à ses adversaires, qu’ils soient d’ailleurs politiques ou religieux, civils ou militaires.

Déjà, au début de sa vie à Ajaccio, son destin avait manqué d’être interrompu. Et ensuite, avant même son ultime abdication au palais de l’Élysée, à plusieurs reprises, son histoire avait failli basculer. Mais à chaque fois, l’homme déterminé, le chef qu’il était, avait contourné l’obstacle et avait survécu. Pourtant, en juillet 1815, contraint et forcé, il avait dû accepter de relever un autre défi, un ultime affrontement : pour parvenir à échapper à la mort, une dernière bataille débutait, celle de l’éternité.



## CHAPITRE 1

### Un tapis à tête de lion

Il n'est plus. Tout comme, immobile, après le dernier soupir, resta le corps sans connaissance vidé d'un si grand souffle, de même, abattue, interdite, reste, à cette annonce, la terre, muette, pensant à la dernière heure de cet homme fatal ; et ne sait si jamais semblable vestige de pied mortel sa poussière imprégnée de sang fouler encore viendra.

*Île d'Aix, 14 juillet 1815, 17 h 49*

L'ultime combat de Napoléon trouve son origine en France, à l'île d'Aix. C'est au large de La Rochelle que tout a commencé. Trois semaines et demie se sont alors passées depuis Waterloo. L'Empereur ne sait pas encore quelle voie choisir. Faut-il continuer le combat, avec les troupes dont dispose notamment le général Lamarque, en Vendée ? Doit-il quitter le pays pour une dernière destination ? Ou, au contraire, accepter de se rendre aux Anglais ? Trois options, une seule possibilité.

## *Les douze morts de Napoléon*

Au soir de la bataille dans la « morne plaine », le 18 juin précédent, l'Empereur a dû prendre le chemin du retour, seul, dans une berline de fortune. Après avoir été défait par l'action conjuguée des quatre-vingt-dix mille hommes de Wellington et des cent vingt mille de Blücher, il n'a pas poursuivi une lutte devenue inégale. Le choc subi a été trop fort et le déséquilibre des forces plus important qu'imaginé. Le miracle passé ne s'est pas reproduit. Si l'on ne peut pas tout mettre sur le dos du maréchal Grouchy, il faut rappeler que lui-même a déjà connu la défaite à Leipzig et lors de la campagne de France.

En dix ans, depuis la victoire d'Austerlitz, beaucoup de choses ont changé. Le génie de la stratégie, qu'il a longtemps été, n'est plus tout à fait le même. En proie aux doutes, il accepte cette fois de déposer les armes. Ses propres lieutenants, à commencer par ses maréchaux, qui lui ont été tant de fois nécessaires et lui doivent une si grande part de leur gloire autant que de leur richesse, ne l'ont cette fois pas soutenu. Bien sûr, Ney l'a rallié lors de son retour en mars et, à Waterloo, a chargé en vain, semblant chercher une mort dans un élan désespéré et se rappelant sans doute qu'il n'a pas livré au roi Louis XVIII celui que les royalistes considéraient comme un « usurpateur » et qu'il devait ramener dans une « cage de fer ». Quel sort lui réservera-t-on, au « brave des braves » : douze balles ? Même Soult, en qualité de chef d'état-major, n'a pas coordonné l'action des armées comme, autrefois, savait le faire Berthier, mort quelques jours plus tôt à Bamberg. Si Davout, le vainqueur d'Auerstaedt, est resté à Paris comme ministre, il aura surtout manqué Murat, le beau-frère qui, dans quelques mois, tombera